

OLYMPIQUES

L'équipe de France de basket s'est qualifiée hier pour les demi-finales de l'Euro en battant la Turquie (66-63) au terme d'un match haletant. Grâce à cette victoire, les Bleus ont obtenu leur billet pour les Jeux de Sydney. Aujourd'hui (18 h 30) à Bercy, ils affrontent l'Espagne. (Pages 2 à 6)



BERCY. — Meilleur joueur français de Pro A cette saison, Laurent Foirest a réussi des paniers importants pour permettre aux Bleus de s'imposer sur la fin.

(Photo Bruno FABLET)

L'Eden Weis

En moins de vingt-quatre heures, l'intérieur limougeaud a plongé dans le bonheur. Drafté par les Knicks au matin, il s'est ouvert les portes de la NBA. Vainqueur avec les Bleus de la Turquie en fin de journée, il a gagné son billet pour les JO de Sydney. Une belle histoire au goût de paradis.

« Au début, je ne raisonnais pas comme ça. Sûrement parce que je n'avais pas mesuré ce que cela représentait. Après, tout le monde s'est mis à m'en parler, mes proches, l'équipe de France, mon agent. Aujourd'hui, c'est vrai, être drafté et aller aux JO, qui ne révérait pas de ça ? » Aujourd'hui, c'était il y a deux jours. Le pivot du CSP, avec le verbe simple d'un dompleur de l'abscons, venait de soulever les quelques kilos d'alégresse qui pouvaient lui tomber sur le paletot si...

Dans la maison du bonheur, Frédéric Weis était encore dans la salle d'attente et il y faisait enfin les cent pas. Ces piétements, annonceurs de grandes nouvelles, bonnes ou mauvaises, mais qui vous hérissent le poil.

A vingt-deux ans, le même de Thionville vient de vivre les heures les plus incroyables de sa jeune carrière. Plus belles encore que celles qui vous dessinent un rêve une nuit d'été étoilée. Entre quatre heures du matin et vingt heures dix hier, l'ancien pensionnaire de l'INSEP (aujourd'hui centre fédéral), façonné par le « sculpteur » Lucien Legrand de 1992 à 1995, a fait son plus beau et son plus grand tour de piste, lui qui, à treize ans, peinait pour en boucler un seul de 400 mètres sur la cendrée du CREPS de Nancy. « Je n'avais jamais envisagé cela », déclarait-il, il y a quelques temps, la mine timide et le sourire hésitant, à l'aube de la félicité attendue. On rêve tous d'avoir une belle maison, une belle voiture. Mais la NBA n'est pas un rêve. Je suis quelqu'un d'assez simple. La notoriété ne m'intéresse pas. Je veux des résultats et suffisamment d'argent pour vivre. Si je vais là-bas un jour, ce sera un aboutissement. J'aurai réussi quelque chose. Mais, c'est vrai que ce qui va m'arriver en juin m'angoisse », avait-il prévenu.

« Je veux une Ferrari »

Hier soir, quand il a déplié ses échasses, à l'heure de l'échauffement, il avait fait la moitié du chemin. Quelques heures plus tôt, les New York Knicks avaient opposé son nom en face de leur premier choix (quatrième tour de la draft). Weis était devenu le troisième Français, après Tariq Abdul-Wahad et Alain Digbeu à avoir séduit l'Amérique. Un privilège rare, un vrai plaisir. Mais si le premier mur était tombé, il restait encore à escalader la muraille ottomane pour y planter le drapeau de l'extase. Dans la zone mixte du POBP, après les

embrassades, l'angoisse avait disparu. La France irait à Sydney, même si ce fut à l'arraché, et sur le visage de poupon de ce grand sec de 2,18 m, un sourire béat s'était figé. Frédéric Weis était dans un autre monde. « Ça a été chaud, commentait le géant à la fin du match. Mais c'est génial, on est à Sydney. Je crois que l'on a bien travaillé pour ça, on le mérite. »

Sa 17^e sélection avec les Bleus, il n'est pas prêt de l'oublier. Ce 1^{er} juillet, il veut en faire un jour béni. Weis est encore un grand enfant et c'est aussi pour cela que sa réussite touche et émeut. A Seilh, premier refuge des Bleus, à 20 km de Toulouse, on aurait dit un gamin capricieux dans un supermarché quand il vit une Ferrari, garée devant l'hôtel. « Je veux la même, je veux la même », répétait-il, tout excité.

Culminer à 218 cm du sol, déambuler presque mécaniquement, la carcasse dégingandée sous les regards interloqués, ça n'a jamais dû être simple. « Depuis que j'ai douze ou treize ans, j'ai toujours eu une tête de plus que tout le monde. Mais je n'ai jamais cherché à savoir si c'était un avantage ou un inconvénient, je m'en foutais », assure-t-il pourtant. Sans doute parce qu'il n'a jamais été seul, parce qu'il n'a pas eu envie de couper le cordon ombilical familial qui le relie à des valeurs vraies, authentiques, quand le milieu du basket est souvent vicié et parfois vicieux.

Ainsi, après son opération d'une hernie discale, il a rejoint le centre de rééducation de Capbreton en convoi, avec sa femme dans l'ambulance et ses parents, en voiture, juste derrière. Marié à Célia depuis l'année dernière, Weis a trouvé plus qu'une femme. Il a trouvé une amie, une confidente, mais surtout quelqu'un qui lui injecte jour après jour quelque dose de confiance. « J'ai peur de tout. Je suis très angoissé. Elle m'a aidé à m'affirmer », dit cet homme pusillanime, naïf et rêveur, qui a longtemps cru qu'il vivait dans un monde parfait.

Depuis le début de l'Euro, sa femme, dans les gradins ne le lâche pas. Un regard, un mot, une parole et Weis va mieux. Lorsqu'il a eu son coup de sang à Toulouse, après être resté quarante minutes sur le banc pour le match d'ouverture face à la Macédoine, Célia n'était pas bien loin. Et le lendemain, tout était apaisé. À Lésigny, où les Bleus veulent finir l'aventure en beauté, ses parents ont fait un petit détour et sa sœur ne manque pas de l'approuver du haut des tribunes du Palais des Sports de Paris Bercy. Un Palais qui a fait sien, où les portes sont dorées à tout jamais. Même si, hier

soir, il a joué moins de quatre minutes sans inscrire le moindre point, laminé qu'il fut pas Besok. « C'est difficile de rester sur le banc, mais quand on gagne, ça va tout de suite mieux », lâchait-il dans un grand sourire. Car son premier Euro a été arraché à l'enlèvement et au courage après une saison tronquée depuis le 13 février dernier et un Limoges-PSG Racing qui allait le laisser sur le flanc pendant trois mois et demi, avant de le contraindre à l'intervention chirurgicale et l'ablation de la hernie discale le 1^{er} avril dernier. « Quand je passe sur le billard, je n'y crois plus. J'ai broyé du noir, j'ai même cru que le basket était fini pour moi », se souvient-il.

Mais après être passé à côté de celui de 1997, à cause d'un peignage du tendon rotulien, il n'avait pas le droit de tourner le dos à son destin. Il y avait trop de trésors cachés sous cette vie en Bleu, débutée le 18 décembre 1996 à Besançon contre la Suisse, pour ne pas souffrir.

34 millions de francs sur quatre ans à New York

Car, en fin de compte, « Big Fred » n'a rien prouvé avec l'équipe de France (son seul fait d'arme est d'avoir inscrit 16 points de la victoire historique des Bleus en Yougoslavie) et son Euro ne défie pas le temps (2,3 pts et 1,5 rds). Avec le CSP, il n'a jamais rien gagné, se contentant d'un titre honorifique de vice-champion de France en 1998 et ce, malgré une progression toujours constante de 2,4 points en moyenne lors de sa première saison professionnelle en 1995-96 à 13,4 points lors de son dernier exercice. Sa carrière est toujours vierge de décorations. Cette année, alors que le titre de MVP du Championnat lui semblait promis, il a dû se contenter d'un titre de MVP Espoirs. « J'aurais préféré ne rien avoir du tout. J'ai l'impression que je serai toujours un éternel espoir », lâchait-il, amer après le verdict.

Hier soir, pourtant, Weis avait franchi les océans. L'Australie l'accueillait, New York faisait la ola. Le dernier finaliste NBA avait fait du centre français sa priorité et rien que pour ça, il aurait pu rouler des mécaniques. Mais ce n'est pas dans sa nature. « Je connais beaucoup de gens qui, à force d'être flattés, ont pris la grosse tête. Ce n'est pas beau, surtout quand on a du

talent. » Frédéric en a assurément. Il serait mesquin de faire la fine bouche au molif que la draft ne présentait pas de joyaux au poste de pivot. « On voulait aller à New York, c'était notre objectif, expliquait, satisfait, Didier Rose, son agent. Toronto était prêt à prendre Weis, mais par rapport au mythe, New York est une dimension au-dessus. Et puis cela faisait deux ans et demi que New York était dessus. » Même si, côté pépites, l'agent de Weis saluait le contrat de quatre ans et 5,7 millions de dollars (soit un peu plus de 700 000 francs par mois) de « correct », sans plus, Weis, lui, préférait mettre le sujet entre parenthèses. « Le coach m'a dit de ne pas en parler avant dimanche, je suis déseulé », avançait-il au parterre de journalistes venus recueillir un petit bout de son bonheur. Maintenant, que faire ? Weis a reconstruit son histoire d'amour limougeaud, son seul club professionnel dans l'Élite depuis 1995, pour une saison encore. Mais Didier Rose, homme fort du CSP, lui offre la possibilité de traverser l'Atlantique des cet été et d'aller discuter le bout de gras avec Latrell Sprewell, Alan Houston et Pat Ewing. Trop tôt ? Trop vite ? Très lourd en tout cas pour cet échelon qui n'a toujours foulé les parquets de la NBA que sur consoles de jeux et qui doit aujourd'hui donner un sens à sa vie, prendre le bon virage. « Je rencontre les dirigeants de New York ce matin, explique encore Rose. Eux sont prêts à l'accueillir dès la rentrée prochaine. Maintenant, est-ce que Fred a intérêt à être derrière Patrick Ewing et Chris Dudley ou doit-il encore attendre une année ? On va voir. On va en discuter ensemble après l'Euro. Il n'y a pas urgence. On prendra une décision la semaine prochaine. » Quand le grand blond aura vraiment mesuré que sa carrière a fait un pas de géant.

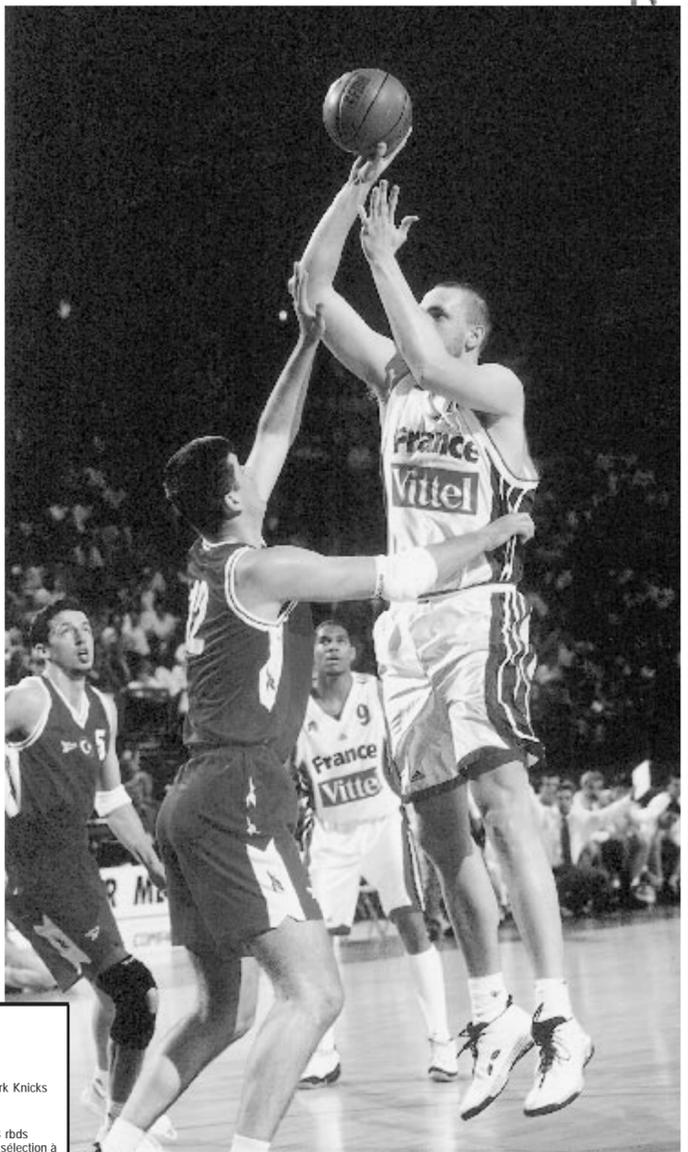
David LORIOT

● Lire l'article sur la draft de NBA en page 6.

Frédéric WEIS

- 2,18 m
- Né le 22 juin 1977 à Thionville (Moselle).
- Pivot - Limoges
- Drafté en 15^e position (1^{er} tour) par les New York Knicks
- 17 sélections - (1^{er} match : 18/12/96)
- Meilleur score en sélection : 18
- Stats 1998-1999 (Championnat) : 13,4 pts, 7,3 rds

A SAVOIR : Le plus grand joueur de l'histoire de la sélection à égalité avec Jean-Claude Lefebvre. Un pivot droit en attaque et prometteur. Revenu de Justesse après une opération d'une hernie discale le 1^{er} avril. Formé à l'INSEP.



BERCY. — Drafté la nuit précédente par les Knicks, Frédéric Weis, inclus dans le cinq de départ, a eu une mise en action difficile face à Huseyin Besok et on ne l'a ensuite plus revu sur le parquet face à la Turquie. (Photo Bruno FABLET)

LA CHRONIQUE DE CHRISTIAN MONTAIGNAC

De Bercy
Le Conseil national du bruit, qui existe mais dont tout le monde fait silence, va devoir ajouter à sa liste des nuisances l'étrange station lunaire posée sur les bords du périphérique. À la détonation d'un fusil d'assaut, au son du marteau-pilon, à la déflagration de l'avion au décollage, au pot traqué de la moto du samedi soir, au clairon du voisin, sans oublier la tondeuse à gazon du dimanche matin, il va falloir ajouter l'explosion de l'équipe de France de basket le jeudi. Les décibels ne sont plus de nuit, mais aussi de l'après-midi, de la fin surtout quand la douleur se fait longue, très longue, avant l'immense cri. Si le Stade de France a fait chanter ses saints en juillet, Bercy fait vibrer ses citrines un an après. Ainsi va ce sport qui, à l'intimité que lui imposent voix et voix de presse mêlées, répond par une exaltation dont on n'a pas idée si l'on ne s'est pas approché une fois dans sa vie de cette clairière inondée de lumière. Hier, nos têtes en l'air préférées, les sauteurs

Le Sacré Chœur de Bercy

réunis, ont joué avec les nerfs de tout le monde, agglutinés dans le sous-sol de leurs peurs. Ce ne sont pas des Tarzan, ni des acrobates sans branche, tout juste des personnages en quête de hauteurs. Et contre un adversaire installé sur la terrasse, ils attendent jusqu'aux ultimes secondes le retour de l'ascenseur. Voilà comment le sport qui monte, non pas à l'Audimat de cognac comme il le désirerait mais dans le cœur d'un public éclairé, parfois comme habité par des rêves de grandeur, ce sport s'est emparé de la pyramide de Bercy pour en faire sa tour Eiffel à lui. Contre la Turquie, ces tous de toit ont finalement vu Paris, car le Sacré Chœur s'était déplacé de Montmartre à Bercy. Jusqu'à deux minutes de la fin d'un match aussi serré qu'un mauvais café, ce fut Turkish sévices pour le cercle de famille, les sympathisants et les amis. Et ce public, qui n'a besoin que de sa propre respiration pour vivre des poussières de seconde dans les étoiles, ce public du basket offert à un chauffeur de salle capable de se transformer en chauffard de bal, ce public-là n'eut besoin que de deux paniers pour connaître, enfin, le plaisir vertical. C'est un puncheur blême qui le lui donna après avoir pris le relais d'un Tariq resté à l'ombre au pied des blocs. Alors, Laurent Foirest agita les bras comme pour grimper au balcon, et même tout là-haut où se tenaient, naguère, les enfants du paradis. Avec son échelle à cordes sensibles, il s'était pris pour un Cyrano des panneaux et, par deux fois, à la fin de l'envoi, il avait touché. L'escalade en était terminée, accoucheuse d'un destin australien que l'on crut longtemps transformé en avis de déchets. Probablement que pour cette dernière côte populaire à escalader, Bercy fut beau au-dehors comme au-dedans. La beauté, ici, n'était pas celle que l'on accroche volontiers au geste parfait, au mouvement bien ajusté, mais elle se nichait dans les souffles retenus ou lâchés. Elle s'écoutait, elle se palpait presque, n'avait besoin de rien d'autre que d'une expression naturelle entre les soubres et les brusques soulèvements. L'artifice psychédélique lui succéda sur l'air à succès de l'été dernier. Mais l'essentiel, l'authentique étaient passés dans le soutien apporté à des funambules qui n'en finissaient pas d'avancer au rythme du hoquet, sans fil ni filet. Ces longs joueurs en culottes courtes sont décidément des agents d'ambiance d'une rare constance dans le voyage périlleux. Ils ne sont pas les meilleurs du monde, ni d'Europe, allons, mais nous sommes bien avec eux.

DEMI-FINALE

FRANCE - ESPAGNE (18 h 30)

Ils ne leur disent pas merci...

Les Bleus avaient sauvé l'Espagne du désastre à Pau en battant les Sloènes. Mais on doute que les coéquipiers de Herreros, tombeurs de la Lituanie, s'en souviennent aujourd'hui. La corrida recommence à Bercy.

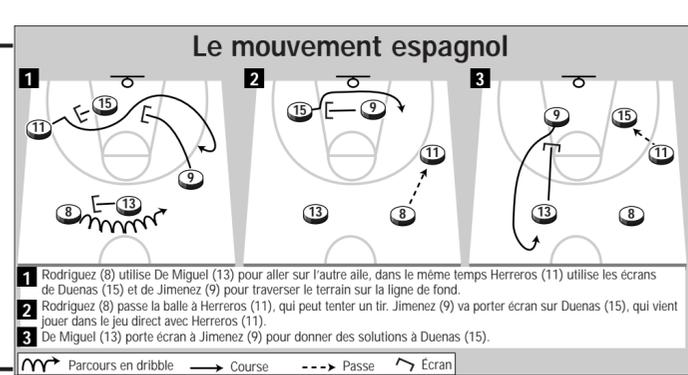
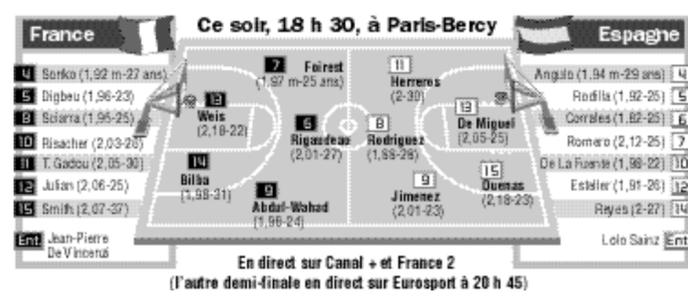


Ce sera donc l'Espagne. Pour la seconde fois après le 74-57 de Pau. Et l'on peut imaginer que les Espagnols seront bien contents d'être là, car ils sont un peu des miraculés de cet Euro 99. Déjà, au premier tour, ils avaient senti passer le vent du boulet et le 72-69 grâce auquel ils s'étaient sauvés au soir de la troisième journée (20 pts à 7 sur 11 pour Herreros) devant les Russes en avait fait frissonner plus d'un au-delà des Pyrénées. Et que dire de la soirée paloise où après avoir troyé un désastre à moins dix-neuf face aux Sloènes, les Français saurèrent la peau des joueurs de Lolo Sainz en s'imposant face à Zdob, Nestorovic et compagnie (74-69) ? On assista alors à des scènes surréalistes dans la tribune officielle du palais des sports béarnais, les plus hauts dirigeants du basket espagnol, à commencer par Eduardo Portela, le président de la Liga ACB, embrassant comme du bon

pain leurs homologues français, le président de l'Élan Béarnais, Pierre Seillant en tête. Lequel, plus coquin que jamais, se fit un devoir de leur asséner fermement : « *Esta noche, somos limpios* » (« Ce soir, nous sommes propres ! ») Autrement dit, le comportement des Bleus fut d'une absolue loyauté. Seulement voilà, ce soir « à la tarde », Français et Espagnols vont remettre le couvert et la victoire paloise des joueurs de De Vincenzi ne sera plus qu'un souvenir. Pour autant, un souvenir de référence car les dix-sept points d'écart entre les deux formations sont tout de même de nature à sécuriser un peu les Bleus. Face à eux, Roberto Duenas avait tardé à s'essouffler et joué au-dessus de ses statistiques moyennes dans cet Euro (7,2 pts ; 3,6 rbs en 18 minutes). En revanche, le dynamo Corrales n'avait guère pesé, pas davantage que son rempla-

çant Rodilla, et moins encore le numéro un de la sélection ibérique, Alberto Herreros, qui a bouclé le second tour de la compétition à 17,7 points (46 % à trois pts) et 3,5 rebonds en 30 minutes et inscrit hier soir 28 points par les Espagnols. La défense française avait alors proprement éjecté du match (6 pts !) et personne n'avait pu, ou su, boucher le trou. **Herreros esseulé** C'est d'ailleurs une des caractéristiques de cette Espagne 1999 que de ne pas trop parvenir jusqu'à présent à soutenir son leader, quatre joueurs évoluant entre 7,2 et 9,8 points de moyenne (Duenas, De La Fuente, De Miguel, Reyes) mais l'efficacité en contre et la rentabilité à trois points n'étant pas aussi solides qu'au Mondial 1998. Indice d'un collectif beaucoup moins efficace qu'à Athènes ? Sans aucun doute. On trouvera d'autres témoignages de ces limites dans le fait qu'un arrière

Mais voilà, cette Espagne, qui a haussé le ton en défense face aux Baltes, va se sentir libérée aujourd'hui d'être passée à travers les orages et d'avoir encore un défi à relever après avoir battu la Lituanie à la surprise générale. L'a-t-on alors jamais vue céder sans combattre ? Elle saura puiser dans son mental et ses tripes — il en faut pour cueillir 12,5 rebonds offensifs en moyenne ! — les ressources nécessaires à challenger les Bleus. A les buscouter sans doute. Une dernière stat ? 26,8 fautes provoquées par match... Ces gens-là ne parlent jamais, homme ! — J.-L.T.



Champion U.S.A.
PARTENAIRE OFFICIEL DE L'EUROBASKET 99

Sydney, c'est fait !

L'équipe de France est sortie du bain turc dans les dernières minutes mais a souffert pour décrocher son billet olympique (le premier depuis 1984) et une place dans le dernier carré. Elle jouera, ce soir, sa place en finale face à l'Espagne, vainqueur-surprise de la Lituanie.

QUELLE douleur, quelle souffrance, à l'arrivée, quel précieux bonheur... Passer ainsi des idées noires d'une fin de match terriblement crispante au plaisir délicieux d'une sirène finale qui marque un instant attendu impatiemment depuis quatre ans, tel fut le destin de l'équipe de France, hier, à Bercy.

Ce quart de finale s'annonçait coton. Il le fut tant la Turquie sut apprivoiser le jeu d'attaque des Français. Et si les Jeux Olympiques sont, cette fois, définitivement dans la poche, c'est un peu dû à la chance et beaucoup au désir infini d'une équipe qui n'eut l'occasion de respirer qu'à l'issue d'un féroce bras de fer livré à d'admirables Turcs (66-63).

Maintenue sous clé, la France ne put se libérer qu'en toute fin de match lorsque Foirest, Rigauadeau et Bilba donèrent un grand coup de pied vers Sydney et chassèrent les dizaines de fantômes, ceux des rendez-vous manqués, qui planaient depuis quarante minutes au-dessus du parquet brûlant du POPB.

Admirable Bilba

Les basketteurs de Jean-Pierre de Vincenzi prendront donc l'avion pour les JO de l'an 2000 comme les filles d'Alain Jardel, qualifiées au début du mois. On leur souhaite le même plan de vol ces prochaines heures, à savoir grimper au ciel et se qualifier pour la finale. Ils devront pour cela passer sur le ventre de l'Espagne, auteur d'une véritable sensation dans les dernières secondes, hier, face à la Lituanie de Sabonis. Ce que les Bleus ont fait samedi dernier à Pau (+17, 74-57), en match de poule, demande un remake. C'est largement dans leurs cordes mais au grand casino des matches à élimination directe, la roulette est capricieuse...

Il faudra donc pour les Bleus de Jim Bilba, admirable encore, hier soir, dans son travail de stakhanoviste (40 minutes, 8 rebonds, 5 interceptions, toutes à des moments-clés), oublier certains souvenirs récents, même les meilleurs, et remonter le temps.

Depuis quinze ans, la France n'avait plus connu l'ivresse des Jeux. Mais il y a bien pire. La demi-finale disputée à l'Euro 1991, la dernière en date, n'était, on le sait, qu'un leurre. La formule de la compétition avait favorisé la sélection de l'époque, qui n'eut besoin que d'un succès en trois matches pour entrer dans le dernier carré et se briser sur les vagues yougoslaves puis espagnoles, lors du match pour la troisième place. L'histoire est bien plus cruelle encore puisque la dernière médaille internationale remonte à 1959 (bronze) et la dernière finale à 1949 (argent). C'est dire si des tonnes de poussière passent sous le balai des Bleus en cette fin de semaine.

La France avait rendez-vous avec le gratin mais Bercy en eut seu-

ment conscience par moments, hier soir, autour des lêtes d'affiche médiatiques (Michel Platini, Philippe Séguin et la plupart des responsables des télévisions) réunies, dans les travées, pour la première fois de l'histoire de l'équipe de France.

C'est peut-être finalement ce qui entrava, tout au long de ce match couperet, la marche de Rigauadeau et de ses coéquipiers et put convaincre la Turquie de ne jamais rien lâcher. Des retards en défense et au rebond permirent ainsi au jeu d'attaque parfaitement rigoureux des joueurs de Kunter de s'exprimer sans relâche. Ce n'est pas autrement qu'ils conduisirent la France jusqu'au bout des quarante minutes, en la conviant à une lente procession vers les dernières balles.

Privés finalement de leur électron libre, Mirsad Turkan, touché à un genou et tenu en civil sur le banc, les Turcs ont pu développer le jeu qui fait leur succès dans cet Euro. Une défense physique, interdisant tout panier facile et intervenant dès la réception du ballon par l'attaquant, un rebond longtemps dominateur des deux côtés et un jeu d'attaque au tempo lent, dont l'objectif était de placer sur orbite les points forts, le

BERCY. — Antoine Rigauadeau est obligé de s'arracher mais le meneur des Bleus a su garder de la lucidité en fin de match aux commandes d'un groupe soudé mais crispé. Jean-Pierre De Vincenzi (en bas) peut faire des bonds de cabri. L'équipe de France a atteint son premier objectif : les JO de Sydney. (Photos Nicolas LUTTIAU)

Trois qualifiés de plus pour les JO

Trois équipes (Italie, France, Espagne) se sont qualifiées hier soir pour les Jeux Olympiques de Sydney. Deux autres — les vainqueurs des rencontres de classement Russie-Allemagne et Turquie-Lituanie — puisque le quota européen était de cinq plus la Yougoslavie, championne du monde, iront aussi en Australie. Le tournoi masculin réunit douze équipes avec les quotas suivants par pays :

- 6 Européens : Yougoslavie (championne du monde), Italie, France et Espagne plus les deux vainqueurs des matches de classement.
- 2 Américains : issus du tournoi de qualification qui se déroulera du 14 au 25 juillet à Porto Rico. Les Etats-Unis, avec une équipe comprenant neuf pros NBA, devraient se qualifier.
- 1 pays organisateur : Australie.
- 1 Africain : issu du Championnat d'Afrique (du 16 au 25 juillet à Lundag).
- 1 Asiatique : issu du championnat d'Asie (du 28 août au 5 septembre à Fukuoka).
- 1 Océanien.

pivot Besok et les tireurs extérieurs. Et c'est bien ce qui sembla éblouir les Bleus, contraints de courir après le score durant l'essentiel du match et dans l'impossibilité de développer les contre-attaques qui font leur ordinaire.

Après Frédéric Weis, mis à mal dès l'entame dans son duel avec Besok, Jean-Pierre de Vincenzi dut rapidement constater que Tariq Abdul-Wahad, son « booster », ne pourrait bénéficier de l'espace dont il raffole. Alors, il fallut bien toute

l'ardeur de Foirest, d'entrée de match, pour tenir tête au rebond offensif adverse et ne pas laisser filer les joueurs de maître Kunter.

Coups pour coups

Turkoglu, lui, se multipliait (19-24, 15) et seul Sonko parvenait à maintenir la France au contact, notamment après une faute anti-sportive de Sarica sur Tariq, parti grand vent. Sur ce coup-la, on crut bien à un déblocage d'autant que les Bleus y

gagnèrent quatre points, un vrai trésor dans un match aussi tenu.

Les Turcs, eux, y perdirent Sarica, entré dans le match comme une bombe mais sérieusement touché à la cheville lors du contact avec l'arrière des Sacramento Kings. Cela ne les perturba pas plus que ça et ils s'appliquèrent encore à déregler le jeu français et à ordonner le leur avec application jusqu'à la pause atteinte sur un décalage gagnant de Rigauadeau pour Julian (31-31).

La lumière attendue ne perçait

décidément pas. Jim Bilba jouait l'interception à tous les coups pour accélérer le rythme mais les Turcs s'évertuaient à rendre illico les rares coups portés au cœur par les Français. Un 5-0 donna même six points d'avance aux hommes de Kunter (35-41, 26'), dont les options défensives (double-boîte notamment) faisaient leur effet. Les shooteurs extérieurs français balbutiaient (0 sur 5 à trois points entre la 20' et la 28' et Bercy se rongeaient les sangs à la vue d'une équipe privée de rythme mais

sacrament accrochée à son rêve olympique. Alors, le bras de fer prit toute son ampleur, alors enfin, les Bleus allèrent chercher les rebonds chauds, alors Rigauadeau, l'artiste au col bleu, trouva la cible avant de voler un ballon et de filer vers le cercle ; alors, les Bleus repassèrent enfin devant (52-51, 34') avant le grand saut dans le vide.

Ils ne reprisent la main qu'à l'entame des deux dernières minutes sur une superbe coup de poignard signé Foirest, que le MVP du cham-

pinat de France redonna au gonf de la dernière minute, après une interception de Bilba sur Kulltuay. Ils revenaient de loin (63-59) mais les Turcs vivaient encore et Kulltuay à trois points décocha une ultime flèche (64-62) avant une série de lancers-francs, une ultime tentative de Yildirim avortée et le rebond du bonheur dans les mains de Bilba, le gardien de la flamme. Il offrit aux Bleus et à leur coach le plus violent des bonheurs.

Arnaud LECOMTE



La France aux JO

La France participera à Sydney pour la septième fois au tournoi de basket-ball des Jeux Olympiques chez les messieurs et pour la première fois chez les femmes, qui ont obtenu leur billet en prenant la deuxième place du Championnat d'Europe organisé en mai en Pologne. Le point d'orgue des Bleus aux Jeux reste, bien entendu, la médaille d'argent obtenue à Londres en 1948 derrière les Américains, avec aussi une belle quatrième place à Melbourne.

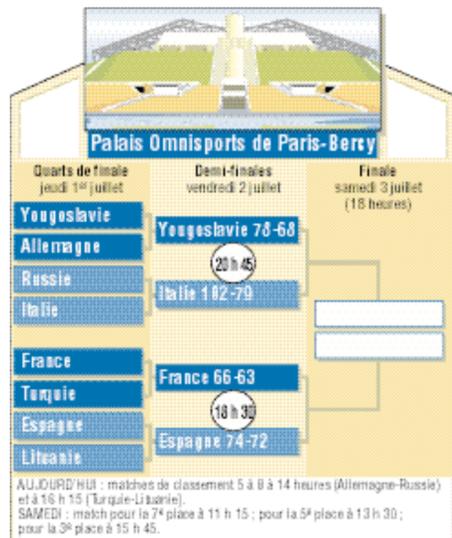
Les précédentes participations françaises sont les suivantes :

- 1936 (Berlin) : 15^e ex aequo
- 1948 (Londres) : 2^e
- 1952 (Helsinki) : 8^e
- 1956 (Melbourne) : 4^e
- 1960 (Rome) : 10^e
- 1984 (Los Angeles) : 11^e

Deuxième demi-finale depuis 1961

Avec sa qualification pour les demi-finales, l'équipe de France est assurée de terminer pour la dixième fois de son histoire dans les quatre premiers du Championnat d'Europe. C'est seulement la deuxième fois depuis 1961 que la sélection parvient dans le dernier carré après sa qualification heureuse de Rome en 1991 (1 victoire en cinq matches). Voici les meilleurs classements des Bleus depuis la création de l'Euro en 1935

1937	3 ^e
1939	4 ^e
1946	4 ^e
1949	2 ^e
1951	3 ^e
1953	3 ^e
1959	4 ^e
1961	4 ^e
1991	4 ^e
1999	?



France 66							Turquie 63						
	Min.	Pts	Tirs	L.F.	Rb	off.-dif. P.d.		Min.	Pts	Tirs	L.F.	Rb	off.-dif. P.d.
Sonko	22	8	4/7	-	0-2	1	TUNCERI	40	6	2/4	0/1	1-1	5
Digbeu	-	-	-	-	-	-	TURKOGGLU	40	17	6/14	3/5	1-4	-
RIGAUDEAU	38	18	5/11	6/6	0-4	2	Turkcan	-	-	-	-	-	-
FOIREST	24	15	6/7	1/2	1-2	1	Enden	-	-	-	-	-	-
Sciarra	-	-	-	-	-	-	Konuk	4	-	-	-	-	-
ABDUL-WAHAD	23	4	1/6	2/2	0-1	2	Yildirim	21	5	2/5	-	0-2	2
Risacher	13	6	2/5	2/2	1-0	2	KUTLUAY	30	14	4/8	4/6	0-2	1
Gadou	-	-	-	-	-	-	OKUR	15	5	2/3	-	2-2	1
Julian	15	9	3/4	3/4	2-3	-	BESOK	33	14	6/12	2/2	4-4	2
WEIS	4	0	0/1	-	-	-	Oygun	-	-	-	-	-	-
BILBA	40	5	2/8	1/4	3-5	1	Pars	7	0	0/1	-	-	-
Smith	21	1	-	1/2	0-2	1	Sarica	10	2	1/5	-	1-3	2
TOTAL	200	66	23/49	16/22	8-22	10	TOTAL	200	63	23/52	9/14	10-20	13

FRANCE - TURQUIE : 66-63 (31-31)
Arbitres : MM. Virovnik (ISR) et Reims (SLV). Environ 14 000 spectateurs.
FRANCE. — 3 points : 4/13 (Sonko 0/2, Rigauadeau 2/5, Foirest 2/3, Abdul-Wahad 0/1, Risacher 0/1, Bilba 0/1). Fautes : 20. Éliminé : Foirest (40'). Contre : 1. Balles perdues : 6. Interceptions : 6.
TURQUIE. — 3 points : 8/20 (Tunceri 2/4, Turkoglu 2/7, Yildirim 1/3, Kulltuay 2/3, Okur 1/1, Sarica 0/2). Fautes : 23. Éliminé : Turkoglu (38'). Contre : 1. Balles perdues : 8. Interceptions : 3.
● Plus gros écarts. — France : + 4 (66-62, 40') ; Turquie : + 6 (35-41, 26').

LE FILM DU MATCH

Foirest décisif !

3^e minute : 7-9. Besok a pris le dessus sur Weis poste bas. Foirest ne lâche pas Kulltuay, mais les Turcs s'offrent des secondes chances (2 rebonds offensifs) et sont adroits à 6,25 m (2 sur 4).

6^e : 12-12. Foirest a la main chaude (7 pts à 100%). Smith a suppléé Weis et coupe Besok de la balle.

9^e : Besok fait toujours mal aux Bleus. 15-16. La rentrée de Sarica chargé de surveiller Foirest apporte du jus aux Turcs (2 interceptions et un panier à l'équipe de France de rester dans la partie).

13^e : Sonko et Risacher ont remplacé Abdul-Wahad et Foirest. 19-21. Les intérieurs français doivent sortir très loin pour défendre sur Okur et Besok. Les Français sont poussifs en attaque.

17^e : 23-24. Une faute antisportive de Sarica sur Abdul-Wahad remet les Bleus, menés de 5 points (19-24, 14'), en selle. Dans la foulée, Ronnie Smith contre Pars. Les Français rentrent enfin dans le match.

19^e : 27-27. Foirest a déjà écopé de trois fautes. Les Français ont du mal à poser leur jeu offensif. Heureusement, les Turcs ne sont pas très heureux aux lancers francs (3 sur 6 jusqu'ici).

Mi-temps : 31-31

24^e : Les Français ne sont toujours pas libérés et ne trouvent pas la solution à cette défense turque intrinsèque. Seul Sonko met un peu de vie. Tariq Abdul-Wahad est absent (4 pts à 1 sur 6 au final).

28^e : 37-41. Les Français ont accusé jusqu'à six points de retard (35-41, 25'). Foirest, Sonko échouent en première intention. Kulltuay rate le K.-O. à trois points à deux reprises.

32^e : 48-49. Julian est sorti après avoir abattu un gros boulot au rebond offensif et sur Besok. Rigauadeau et Risacher mettent dedans à l'extérieur, mais les Turcs ne lâchent rien.

35^e : 54-54. Rigauadeau a pris les clés. Il inscrit sept des neuf points français en trois minutes.

37^e : 58-59. Bilba manque deux lancers francs qui auraient permis aux Français de passer devant. Tariq Abdul-Wahad met en échec Turkoglu.

39^e : Foirest rallume la lumière grâce à un panier à trois points à 1'40 de la fin. 61-59. Les Bleus passent devant pour la troisième fois seulement du match.

40^e : 64-62. Kulltuay répond à Foirest. Yildirim prend le tir à trois points à 7 secondes de la fin, la balle ricoche. Rigauadeau attrache le rebond et rentre deux lancers francs. Les Bleus sont à Sydney. — D. L.

ILS ONT DIT

De Vincenzi : « On le voulait tellement »

● **Jean-Pierre DE VINCENZI (entraîneur de l'équipe de France) :** « Je suis un coach heureux. J'ai des mecs formidables. Se qualifier pour Sydney était l'objectif numéro un et il y a quatre ans lorsque Yvan Mainini m'a confié l'équipe de France. Il ne fallait pas se rater et que le rêve bleu devienne le cauchemar bleu. Je remercie mon staff, les gens de l'ombre et le président de la Fédération qui a cru en moi quand tout le monde me prenait pour un pin's. Comme prévu, il a fallu de la chance. Mais je ne pensais pas que ce serait si terrible. Je me souviens avoir déclaré au Journal du dimanche il y a quelque temps que tout se jouerait sur la dernière balle à la dernière seconde. Je ne croyais pas si bien dire... Mais, au titre de la souffrance, il me semble qu'on avait déjà donné. Mon objectif, c'était aussi d'offrir une image différente de l'équipe de France, quelle ne soit plus la championne du monde des matches amicaux mais qu'elle devienne une équipe performante et compétitive en tournoi officiel. Maintenant, le deuxième objectif, après cette qualification pour Sydney, c'est de mettre fin à quarante ans de disette. Et dès ce soir (lire hier soir), on va se reconcentrer pour décrocher une médaille. Ce serait la fin d'une longue période noire. Je suis rentré directement aux vestiaires après la sirène finale car la victoire appartient aux joueurs. Je tiens à la féliciter pour leur attitude et leur comporte-

ment. Mais, croyez-moi, j'ai vécu une émotion intense dans le vestiaire. On voulait tellement ce billet pour Sydney... Ceux qui m'ont suivi, qui m'ont écouté doivent être contents. La mise, elle est pour eux. »

● **Erman KUNTER (entraîneur de la Turquie) :** « Je suis très content de mes joueurs, de mon équipe. Nous avons fait un bon match mais nous avons manqué de chance sur le dernier tir et avec la blessure de Sarica, en première mi-temps, qui venait de livrer neuf très bonnes minutes de jeu. Les deux équipes étaient sous pression, les arbitres aussi car le public a été très présent mais je ne peux pas dire que le résultat soit injuste. Il est hors de question de commenter l'arbitrage. Ce qu'on fait mes joueurs, très jeunes (vingt-trois ans de moyenne d'âge), dans ce contexte est très fort. Depuis le début de cet Euro, après notre victoire du premier jour contre la Bosnie, je savais qu'on irait loin. Mais je savais aussi qu'il ne fallait pas tomber contre la France en quarts de finale. »

● **Yvan MAININI (président de la Fédération française) :** « Ce fut une rencontre crispante mais j'ai toujours eu confiance en cette équipe car elle a toujours donné le meilleur d'elle-même même si les joueurs ont été scotchés de temps en temps. On voulait qualifier les deux équipes de France, masculine et féminine, pour Sydney. Le pari est gagné, les objectifs sont tenus... »

● **Antoine RIGAUDEAU :** « L'objectif de la Fédération, qui consistait à qualifier les équipes féminine et masculine aux Jeux, est atteint. L'aventure olympique, c'est quelque chose de spécial et c'est passionnant de pouvoir y participer. Maintenant, il y a une demi-finale à disputer et notre objectif est de ramener une médaille. Et si nous y parvenons, je pense que cette équipe, avec un an de plus, a les moyens de viser une autre médaille, cette fois aux Jeux de Sydney. Ce match contre la Turquie a été passionnant à jouer et je pense à regarder, mais il est vrai que des matches serrés comme celui-là, il vaut mieux les remporter. Ce style d'équipe ne nous convient pas, on l'avait déjà vérifié en matches de préparation. Nous sommes passés grâce à deux coups de folle de Laurent Foirest et à une bonne défense derrière. On a commis de grosses erreurs défensives qui leur ont permis de marquer des paniers faciles en dessous. Et on a du mal à trouver les ressources nécessaires pour l'emporter. Cette demi-finale, nous allons la jouer beaucoup plus relâchés que contre cette équipe turque qui jouait en marchant. »

● **Moustapha SONKO :** « Cette équipe turque a fait le match presque parfait. Ils ont multiplié les pièges avec une défense d'enfer et nous en endormant. Nous nous sommes fait peur, c'est sûr. Quant à savoir si on a brûlé beaucoup d'énergie pendant cette ren-

contre, en fait je ne le pense pas. On n'a pas trop pressé, pas fait un grand match, et je pense qu'en demi-finale on sera beaucoup plus relâchés. »

● **Laurent SCIARRA :** « C'est vrai que c'est un peu frustrant de vivre ce genre de match sur le banc. Et cela me confirme un peu plus ce que je pensais, c'est que je ne serai jamais coach. Déjà en tant que joueurs, on avait les shorts humides à la mi-temps. Cette équipe turque a été infernale. Ils jouent sans Turkan, perdent Sarica en première mi-temps et ils nous sortent ce diable de Turkoglu. Et ça se joue sur leur tir à trois points raté à deux secondes de la fin et cette faute que l'on commet et qui n'avait vraiment pas lieu d'être. Je suis content pour Laurent Foirest, qui est sorti de son trou noir. En demi-finale, nous devions assister à du meilleur basket. La difficulté va consister à se remonter parce que l'objectif des Jeux est atteint. Sydney ? Je ne sais pas si je serai encore dans l'équipe dans un an. » — D. R.

● **Cyril JULIAN :** « Maintenant, on va aux Jeux Olympiques, ça nous enlève toute pression pour le match de demain (un confrère lituanien l'interroge alors sur le mauvais début de match de Frédéric Weis). Quelques heures avant le match, Fred était encore au téléphone avec son agent qui lui annonçait la draft. Il n'était donc pas trop dans la course,



mais il va se remettre daplomb et sera bien prêt demain pour challenger Sabonis (le pivot parisien parlait dans l'ignorance du résultat de Lituanie-Espagne) : bon, je ne suis pas sûr que la Lituanie va passer, car on a vu que l'Espagne avait une solide équipe, et Duenas peut poser des problèmes à Sabonis, mais que ce soit l'Espagne ou la Lituanie, on jouera notre carte à fond. On peut gagner. Le public n'était pas comme à Pau, il n'était pas tout à fait rodé on va dire... Mais il va monter en régime et ça va être euphorique. On craignait les Turcs car on savait qu'ils avaient un jeu atypique. Ils nous ont dominés trente-cinq minutes et ont été insolents d'adresse en rentrant tous les tirs à trois points chaque fois que l'on revenait. On a essayé de resserrer notre jeu, de consolider : défense, rebond, paniers ouverts... Ça a marché. Maintenant, on est qualifiés, on est à Sydney, on n'a plus de pression. Tout ce qui peut nous arriver, c'est du bonus. »

● **Ibrahim KUTLUAY :** « Le public n'a pas eu un rôle décisif car, chez nous, nous sommes habitués aux grosses ambiances. Je crois surtout que c'est l'expérience française qui a fait la différence, notre équipe, elle, était trop jeune. On a perdu, c'est tout ce qu'on peut dire. On a perdu, aussi bien qu'on ait pu jouer... Maintenant, il faut souhaiter bonne chance à la France et espérer qu'elle ira en finale. » — J.-L. T.

UN HOMME DANS LE MATCH

Foirest, mistral gagnant

Le minot de Marseille, après une solide entame, a resurgi en coup de vent dans le match pour souffler le mur turc dans les dernières secondes. Et avec quel culot !

ENCORE quelques grains dans le sablier, les tous derniers, suspendus à un ultime lancer franc de Kulluay qui ratéra volontairement le second pour offrir une chance, encore une chance aux siens... Alors, Laurent Foirest se retrouvera porté en triomphe par l'autre Laurent, Sciarra. Puis embrassé par Rigau, capté par Bilbao, qui lui soufflera quelques mots à l'oreille sur le chemin d'un retour aux vestiaires qui eut pu être si amer et au bout duquel ils voient tous scintiller, au bout du corridor de Bercy, Sydney et ses Jeux.

C'est fait, atrocement, péniblement fait, mais c'est fait : 66-63. Et Laurent Foirest, le minot de Marseille, y est pour beaucoup (15 pts, 6 sur 7 aux lirs, 3 rbs). Il a reçu avant le match les encouragements de son club formateur, l'USPEG, et là-bas, ils doivent drôlement être fiers de leur Laurent, qui a si bien porté dans le match de l'année son titre de MVP de la saison française.

Aux deux bouts de terrain, Laurent Foirest s'est arraché le cœur. Course, recharge, course encore aux basques du vif argent gominé Ibrahim Kulluay, insaisissable et si dangereux. Mais Laurent l'a aimé, au point de pousser Erman Kunter à lui opposer, dès la sixième minute, le plus puissant et puncheur Sarica. « J'avais déjà beaucoup donné sur Kulluay, raconte maintenant un Foirest douché de frais, et quand Sarica est arrivé, j'étais fatigué et lui pése beaucoup. Il fallait changer pour que je me repose un peu, mais faire en sorte que celui qui rentre soit en confiance. »

Du « je » au « on »

On le vit donc souffrir devant le teigneux arrière turc, mais continuer à se jeter au rebond, parvenir encore à contrer Sarica avant de passer le relais à Risacher. À la douzième minute, avec le capital qu'aurait déjà l'ex-Palois et futur sociétaire de Vitoria — 7 des 12 premiers points français — il y avait bien de quoi prendre confiance...

Mais voilà, les Turcs étaient toujours là, trouvant tous les trous de souris, exploitant toutes les failles. « Oui, souffle le Marseillais rasséréné, on a un peu douté, leur but était de nous endormir. Ils nous ont embêtés tout le match, alors qu'on aime le jeu rapide, le jeu en mouvement. On a donc beaucoup souffert en attaque et en défense, on a commis de petites erreurs d'inattention qu'à ce niveau-là on paye très cher. Finalement, on gagne sur deux ou trois détails. »

Ces petits riens qui font les grandes victoires, sans parler de destin. Lui suggère-t-

on son meilleur match en équipe de France car le plus important ? Il tempère : « Pour être important, il était important, mais je ne crois pas que ce soit le meilleur. Disons que j'ai été plus sollicité que d'habitude (...) Fallait pas trop se poser de questions, mais voilà, ça y est, on y est ! Les JO, c'est quelque chose d'exceptionnel, on est super heureux... Mais maintenant, il faut aller plus loin, le championnat n'est pas fini. Il y a encore deux matches. »

C'est bien lui ça, cette façon de glisser du « je » au « on », de s'effacer derrière le paravent bleu. Lui qui a zappé à Pau une conférence d'après match, non par dédain, mais par timidité face au loup médiatique... Là, il domine un boisseau de micros, de dictaphones et convient que ça aurait pu finir plus mal : « Moins six, dans un tel match, c'était déjà trop... »

C'est sur ce débours, à la 26^e (35-41), qu'il était rentré au relais de Tariq Abdul-Wahad, puis avait rendu la main à l'ailler des Kings sur une quatrième faute à la 34^e. Le reverrait-on ? Pas sûr.

Mais avec le match en balance (58-59), Jean-Pierre De Vincenzi le convoqua à nouveau. A quoi pensa le minot ? « A donner le meilleur de moi-même. Et c'est ce qu'on a fait. Chacun a donné le meilleur de lui-même et même si on n'était pas au top du top, on a gagné ce match. » Du « je » au « on », encore et toujours...

Pourtant, c'est lui, Laurent Foirest, qui enquie un trois points (61-59) comme un grand coup d'air frais sur les rables français. Lui toujours qui attaque le cercle et expédie un petit « jumper » plein de culot. Il va manquer un lancer, commettre, avec une seconde au compteur, la dernière faute du match à mi-court sur Kulluay... « Le coach me demande de faire la faute pour éviter surtout de concéder un tir à trois points, raconte-t-il. Cela dit, avec le recul, je ne sais pas si on avait raison de choisir cette solution, on aurait pu prendre une intentionnelle... »

Heureusement...

Jean-Luc THOMAS

BERCY. — Toute l'énergie de Laurent Foirest ici au rebond. Le futur joueur de Vitoria a réussi un de ses meilleurs matches en Bleu lors de ce quart de finale historique.
(Photo Nicolas LUTTIAY)



LE TÉMOIN

Francis Jordane
(ancien entraîneur de l'équipe de France)
« Maintenant,
tout est possible »

BERCY. — Francis Jordane, ancien entraîneur de l'équipe de France, entre 1988 et 1993, coachait le quart de finale de l'Euro 93 où Fassoulas crucifia la France sur un rebond offensif dans les dernières secondes (59-61). Il avait coaché auparavant la demi-finale de l'Euro de Rome 1991 contre la dernière équipe de Yougoslavie unie (76-97). Il était hier à Bercy : « Cela m'a évidemment rappelé le France-Grece de Munich. Sauf que nous avions toujours été devant et que, là, l'équipe de France était derrière à la marque. Je suis très heureux pour Jean-Pierre et ses joueurs, mais que de regrets quand même par rapport à ce qui nous était arrivé. Cela dit, le contexte n'est pas le même : nous n'avions pas le public, le sixième homme qui a contribué, je crois, à entretenir ce soir la flamme dont les joueurs avaient besoin pour gagner. Nous, nous avions joué dans un désert avec seulement quelques Grecs pour nous poser des problèmes. Mais je suis vraiment très heureux pour l'équipe de France. »

En demi-finale maintenant, tout est possible. Par rapport à celle de 91, là aussi, le contexte est très différent. Nous avions joué l'Espagne qui avait à l'époque l'habitude de ces rencontres, alors que nous les découvrons. Là, il me semble que les joueurs français maîtrisent désormais très bien le haut niveau, tant à travers l'Euroligue que les confrontations avec la sélection. Ayant franchi ce cap, tout est possible, j'espère que nous ira jusqu'au bout, c'est chez nous, ça n'est pas arrivé depuis quinze ans (1983 en fait), il faut en profiter.

Par rapport à la sélection que j'ai connue, le talent des joueurs fait la différence car on est dominant à chaque poste ou presque. Et si quelques-uns ne sont pas dans un bon jour, on trouve des situations pour compenser. Ce soir, par exemple, on a vu un Foirest qui était sur le banc à un moment étonnant, et lorsqu'il (De Vincenzi) sort Abdul, on peut se poser des questions, mais c'est bien Foirest qui nous envoie au firmament.

Si l'on se rappelle 1993, la similitude est presque totale car avant ce quart de finale couperet, nous avions fourni un excellent tournoi. — J.-L. T.

LA GAZETTE DE L'EURO

Un « Hall of Fame » à la française

Un concours avait été lancé sur Internet en amont de l'Euro : il s'agissait de découvrir 25 gloires du basket français grâce à des indices disséminés sur la « toile » jour après jour. Ces personnalités, dont deux restent à révéler au public de Bercy, ont été présentées aux spectateurs des différents sites au fur et à mesure qu'avancait l'Euro. Elles vont constituer désormais la base d'un « Hall of Fame » à la française, destiné à cultiver la mémoire de ce sport dans l'Hexagone, et qui sera enrichi chaque année par de nouvelles nominations au moment du All Star Game de la LNB. Quant au concours lui-même, il comporte une épineuse question subsidiaire : le score de la finale...

Voici les 23 personnalités déjà connues : Mmes Lucienne Velu (joueuse années 20-30), Edith Taver (joueuse années 50), Jacky Chazalon (joueuse années 60-70) et Anne-

Marie Colchen (joueuse années 50). MM. André Tondeur (joueur-entraîneur années 20-30), Marcel Barillé (dirigeant 1932-1938), Roland Etienne, dit Roland (joueur années 30-40), Jacques Flouret (joueur-dirigeant années 30-50), Charles Boizard (dirigeant 1945-55), Robert Busnel (joueur-entraîneur années 30-50), Roger Antoine (joueur années 50), Robert Monclar (joueur années 50), Jean-Paul Beugnot (joueur années 50), Louis Bertorelle (joueur années 50), Joe Jaunay (entraîneur années 60-70), Robert Blanchard (arbitre, années 50-60), Christian Baltzer (joueur années 50-60), Hervé Dubuisson (joueur années 70-80), Philip Szanyiel (joueur années 80), Jean-Claude Bonato (joueur années 60-70), Alain Gilles (joueur années 60-70), Jacques Cachemire (joueur années 70-80), René Chocat (joueur années 40-50).

AVANT-MATCH MINUTE. — Jean-Pierre De Vincenzi ne dérogera pas aujourd'hui aux rites qui précèdent chaque match. Le compte à rebours débute six heures avant le coup d'envoi, et englobe la collation, la sieste, la conférence, le départ à la salle où les joueurs arrivent quatre-vingt-dix minutes avant le début de la rencontre. « Le haut niveau, c'est la répétition des choses. Il ne faut surtout pas tout chambouler pour un match, il faut au contraire faire les mêmes choses à chaque fois. Parfois il y a de petits ajustements rendus nécessaires, mais il faut les éviter au maximum », a précisé l'entraîneur des Bleus.

La demi-finale sur France 2 et Canal +

En demi-finale, la France va enfin avoir les honneurs d'une diffusion accessible à tous, Canal + et France Télévision s'étant mis d'accord pour une retransmission simultanée.

Il aura fallu attendre près de deux semaines pour que l'équipe de France soit reconnue à sa juste valeur. Depuis le début de la compétition, la sélection nationale a en effet dû se contenter de la portion congrue à la télévision. D'abord programmée en direct sur Canal + Vert — un véritable affront —, elle a ensuite été retransmise sur l'antenne de Canal +. Elle était donc réservée aux détenteurs de decoder, privant le reste des téléspectateurs d'une aventure sportive et humaine digne d'intérêt.

Pour la demi-finale, France Télévision a donc trouvé un accord avec la chaîne cryptée pour une diffusion simultanée. La rencontre sera retransmise en même temps sur France 2 (avec des commentaires de Patrick Montel et Grégor Beugnot) et Canal + (grâce au tandem Eric Besnard-George Eddy). « Il s'agit d'une solution intelligente, d'un geste de fair play de notre part, explique Michel Denisot, directeur du service des sports de Canal +. Nos abonnés pourront continuer à nous suivre, et l'équipe de France avoir le rayonnement

qu'elle mérite. Cela va dans le sens de l'intérêt général. »

Une décision prise sous la pression ? « Pas du tout, assure Denisot. Nous avions indiqué il y a fort longtemps que si l'équipe de France allait loin nous étions ouverts à la discussion. Etienne Mougeotte (NDLR : vice-président de TF 1) m'avait dit que ça ne l'intéressait pas, alors que Patrick Chene (NDLR : chef des sports de France Télévision) n'était pas contre. »

France 2 retransmettra-t-elle également la finale au cas où l'équipe nationale se qualifie demain ? « Avec Patrick Chene, nous n'avons parlé que de cette demi-finale », annonce Denisot. Il ne sera d'ailleurs pas nécessaire de reprendre les discussions puisque, si la France est au rendez-vous de la finale, Canal + diffusera la rencontre en clair. Un bon moyen de ne fâcher personne et de s'assurer une très belle audience.

Étienne MOATTI

ESPAGNE - LITUANIE : 74-72

Étonnante Espagne !

Grâce à un Herreros de feu, les Ibères ont créé la surprise en tombant une Lituanie où Sabonis a été inexistant. Les hommes de Sainz rencontreront la France, aujourd'hui, en demi-finale.

Espagne 74					Lituanie 72						
Min.	Pts	Tirs	L.F.	Rb. off.-dél. P.d.	Min.	Pts	Tirs	L.F.	Rb. off.-dél. P.d.		
Angulo	22	10	3/7	3/4	0-1	Jasikevicius	25	22	7/12	3/4	1-0
Rodilla	-	-	-	-	-	M.Zukauskas	16	5	2/4	-	2-4
Corrales	5	4	1/3	1/2	0-1	MASIJUS	15	8	3/4	2/2	0-3
Romero	12	0	0/1	-	0-3	STOMBERGAS	24	8	3/6	0/2	0-2
RODRIGUEZ	35	3	1/4	-	0-5	Marciulionis	-	-	-	-	-
JIMENEZ	21	4	1/2	1/2	1-4	E.Zukauskas	16	5	1/3	3/6	0-3
DeLa Fuente	16	4	1/2	2/2	0-2	Adomaitis	2	2	1/1	-	0-1
HERREROS	32	28	10/17	5/6	0-3	SABONIS	16	3	1/5	1/2	1-2
Esteller	-	-	-	-	-	KARNISHOVAS	34	17	4/8	8/9	1-4
DEMIGUEL	20	7	2/5	3/4	1-4	MASKOLIUNAS	25	0	0/4	-	1-4
REYES	22	8	2/4	4/6	3-1	Enikis	17	2	0/4	2/2	0-1
Duanas	15	6	2/5	2/4	0-2	Praskencius	-	-	-	-	-
TOTAL	200	74	23/50	21/30	5-26	TOTAL	200	72	22/51	19/27	7-26

ESPAGNE - LITUANIE : 74-72 (34-31)

Arbitres MM. Cazzano (ITA) et Sudek (SLO). Environ 10 000 spectateurs. ESPAGNE. — 3 pts : 7/18 (Angulo 1/3, Corrales 1/3, Romero 0/1, Rodriguez 1/3, Jimenez 1/2, Herreros 3/6). Fautes : 24. Éliminé : Reyes (39). Contre : 0. Balles perdues : 7. Interceptions : 4. LITUANIE. — 3 pts : 9/20 (Jasikevicius 5/7, M. Zukauskas 1/3, Stombergas 2/5, Karnishovas 1/3, Maskoliunas 0/2). Fautes : 23. Éliminé : Sabonis (31). Contre : 1. Balles perdues : 10. Interceptions : 5.

● Plus gros écart. — Espagne : + 12 (23-11, 10^e). Lituanie : + 5 (38-43, 26^e).
● Evolution du score : 4-7 (3^e), 11-11 (7^e), 23-11 (10^e), 27-22 (16^e), 31-31 (20^e), 34-36 (22^e), 38-43 (26^e), 48-44 (30^e), 52-49 (32^e), 59-51 (36^e), 70-69 (39^e).

RÉACTION

Sainz : « La France ? Complicé... »

Lolo Sainz, le coach espagnol n'est pas chien. Il sait ce qu'il doit au destin : « Si on nous avait dit ça lorsque la France était menée de 19 points contre la Slovaquie alors que nous avions absolument besoin de sa victoire pour rester en vie... Personnellement, c'est la première fois que j'ai le bonheur de qualifier l'équipe d'Espagne en demi-finale du Championnat d'Europe et aux Jeux Olympiques. Je me souviens que la Lituanie était favorite et que nous l'avons emporté et que mes joueurs ont tout donné. »

Après avoir rencontré deux fois en matches de préparation et au second tour à Pau, l'Espagne retrouve une nouvelle fois la France. Et Lolo Sainz en reconnaît la difficulté : « Cela va être un match très compliqué pour nous. On rencontre la France, une très belle équipe, devant son public, ce sont des seigneurs, ils l'ont prouvé contre la Slovaquie. Mes joueurs sont très fatigués, j'en ai brûlé quelques-uns contre la Lituanie, mais ce match était très important pour nous, plus que celui de demain. » Une Espagne qui a beaucoup bénéficié des services d'Alberto Herreros, lequel, avec 28 points, a fini meilleur marqueur de la rencontre : « Bien sûr, on a eu besoin de lui, rappelle Lolo Sainz. Mais il faut aussi se souvenir de la prestation de De Miguel, lequel a joué parfaitement Sabonis. » — D.Ro.

ARVIDAS SABONIS ne sera sans doute jamais champion d'Europe avec la Lituanie. Couronné au temps de l'URSS, le pivot aux mains d'or, transparent hier soir (3 points à 1/5), et son équipe sont sortis par la petite porte d'un Euro dont ils étaient pourtant l'un des grands favoris. C'est donc la surprenante Espagne, victorieuse 74-72 au terme d'un final à suspense, qui rencontrera la France, en demi-finale, cet après-midi. Une équipe de France à qui elle rendit dix-sept points la semaine dernière à Pau (74-57) mais à qui elle doit, aujourd'hui, paradoxalement sa présence en demi-finale. C'est en effet l'invariable succès tricolore face à la Slovaquie, lundi, qui permet aux hommes de Lolo Sainz d'être, ce matin, encore en course et surtout qualifiés pour les prochains JO de Sydney. Battus en prolongation par cette même Espagne à la Rinconada (66-64), lors du premier match de préparation début juin, les hommes de JPDV joueront donc leur place en finale face à une équipe qu'ils connaissent bien et dont ils devront se méfier.

Car, hier, personne ne donnait bien cher de la pire défense du tournoi face à la meilleure attaque (77,8 pts), rayonnante depuis quelques matches. Après un début d'Euro laborieux, la Lituanie semblait en effet intouchable, ayant remporté ses quatre dernières rencontres par un écart de +18. Mais il faut croire que la défaite initiale, face à la République tchèque, n'était pas un simple accident. Hier, Sabonis, jugulé par De Miguel et payant un lourd tribut aux fautes (sortie à la 31^e), n'a pu apporter son écôt à une équipe soudain devenue ordinaire. Et l'Espagne, cinquième du Championnat du monde l'an dernier et toujours dans le top 6 de l'Euro depuis 1979, en a profité, sur les bases d'une bonne défense sous les panneaux et sous l'impulsion d'un Herreros en état de grâce (28 pts à 10/17).

Adapté des débuts de match en boulet de canon, la Lituanie s'imagine pourtant bien dans la peau du lievre de la fable tuant la tortue des le



BERCY. — Alberto Angulo et les Espagnols ont su contenir la Lituanie, qui devra se battre aujourd'hui contre la Turquie pour aller aux JO.
(Photo Nicolas LUTTIAY)

départ. Mais à la pause, c'est bien l'Espagne, reine de l'inconstance depuis le début de la compétition, qui rejoint les vestiaires avec un vilain de trois points (34-31) qu'elle est allée glaner sur les bases du jeu rapide qui fit sa force en des temps pas si lointains et, plus étonnant, d'une défense hermétique (32 % au shoot pour Sabo et sa clique à la pause). Equipe la plus poreuse des huit quarts de finale, les hommes de Lolo Sainz coupent d'entrée les relations intérieur-extérieur et, grâce au jeune De Miguel, empêchent Sabonis de développer son jeu près du

panier. Comme, dans le même temps, Herreros retrouve sa patte de deuxième scoreur du tournoi (8 pts après 7 minutes), les Ibères se libèrent. Un panier à quatre points du shooteur du Real ouvre ainsi la porte à un 12-0 qui place l'Espagne sur des bases enchantées (23-11, 10^e).

Herreros ce héros

Manquant d'agressivité vers le cercle, incapables de rentrer un shoot extérieur, les Baltes baffouillent un basket qui rappelle leurs errements initiaux face aux Tchèques et aux Allemands. Même la rentrée d'Enikis ne change rien. Gêné par la défense haute des Espagnols, le pivot de Saratov n'arrive pas à placer son bras roulé. Et comme Sabonis (3 pts au repos), étonné par la tournure des événements, multiplie les fautes et retourne sur le banc, le jeu intérieur des verts est décapité. Duanas en profite pour thésauriser (27-17, 12^e). Compréhant que son salut et un nouvel élan passent par la défense, les partenaires d'un Karnishovas plus actif resserrent l'étau et bloquent le rebond. Résultat, un 10-0 pour recoller au score à l'approche de la mi-temps (27-17, 18^e). Dans l'affaire, l'Espagne n'a pas mis un point en six minutes.

On pense, dès lors, que les Baltes vont passer la seconde et décoller enfin. On en est presque persuadé quand un 5-0, dès l'entame de la seconde période, remplace les hommes verts en tête (34-36, 22^e). Mais il est dit que la soirée ne sera pas celle des verts et notamment celle de Sabonis. Nanti d'une quatrième faute (24^e), « Sabas » va rejoindre le banc sept minutes plus tard, laissant son équipe se débrouiller toute seule dans un money-time qu'elle aborde dans le dur (50-49 pour l'Espagne). Touchés moralement, c'est à ce moment que les hommes verts vont perdre le match. Désarticulée par la sortie définitive de son lieutenant emblématique, la Lituanie encaisse alors un 11-2 (61-51, 36^e) sous les coups de boulet d'un Herreros infernal à trois points (3/6), bien relayé par Angulo. Il faut alors tout le culot de Jasikevicius (deux lirs primés de rang) pour ramener un semblant d'espoir (64-60, 37^e). Mais l'ex-Parisien Reyes, puis De la Fuente redonnent de la mi-temps (69-66, 39^e). La fin de match est hâletante. À bout de course, Karnishovas trouve le moyen d'enquiller un tir primé qui remet tout en cause à 15^e de la fin (72-72). Mais Angulo, aux lancers, remplace l'Espagne en tête (74-72). Pour de bon, malgré un ultime essai de Jasikevicius. Vice-champions d'Europe en 95, médaillés de bronze à Atlanta, les ex-putes des Grateful Dead le sont cette fois définitivement. Dead.

Thierry MARCHAND

EUROBASKET

On a beau être en juillet,
tout le monde n'est pas
en vacances.

On pense aux basketteurs qui jouent ce soir à 18H25 les demi-finales de l'Eurobasket et surtout aux finalistes que vous retrouverez demain à 17H55 en direct.

CANAL+

Champion U.S.A.
PARTENAIRE OFFICIEL DE L'EUROBASKET 99

CHAMPIONNAT D'EUROPE MESSIEURS
(21 juin-3 juillet)

RUSSIE - ITALIE : 79-102

L'Italie se ressert

Les Italiens ont anéanti les Russes dans un match résolument offensif, s'adjugeant sans souci la première place en demi-finale de cet Euro.

L'HISTOIRE a repassé les plats, mais cette fois, l'addition a été bien plus salée. Car si l'Italie a une nouvelle fois disposé de la Russie, comme ce fut le cas lors des demi-finales de 97 (67-65), elle a eu cette fois la main très lourde, et s'est resserré la part du lion, se qualifiant sans jamais avoir été menacé pour les demi-finales de cette édition 99, assurément du même coup sa participation aux prochains JO. D'ailleurs, Bogdan Tanjevic, pour qui il ne faisait aucun doute que l'adversaire promis aux siens serait la Yougoslavie, choisissait de savourer entre deux bouffées de son cigare préféré la ronflante victoire italienne. « Demain sera un autre jour. On connaît la Yougoslavie, on sait que c'est une équipe de talent, avec de

grosses individualités. Contre eux, il n'y a rien de facile. Bien sûr qu'on fera le maximum. Mais, aujourd'hui, je suis très satisfait du tempérament et du caractère dont mon équipe a fait preuve. Ils ont su garder la même concentration, la même intensité pendant toute la rencontre. Ils ont montré du courage aussi. On a tout de même marqué cent deux points dans un match qualificatif pour les demi-finales. »

Effectivement, dans la foulée d'un duo Myers-Fucka percutant (41 pts à eux deux) les Italiens étaient partis sur de hautes bases offensives. « Nous avons démarré très vite et pu nous porter en tête très tôt », constatait Sandro De Pol. « Notre attaque a été remarquable mais nous avons su aussi

les tenir au rebond, et maintenir la même pression pendant tout le match. » Certes mais dans un match très vite à sens unique et où toutes les voies de circulation étaient ouvertes des deux côtés, le remarquable pourcentage de réussite des Italiens à la mi-temps (61 %) devait au moins autant à la porosité de la défense russe, qu'à une belle circulation de balle, où Myers en plus d'être adroit (16 pts à 75 % à la pause) jouait juste que de coutume n'oubliait pas de régaler son ami Fucka.

La douche froide

Aussi à l'aise à l'extérieur qu'à l'intérieur dans la sélection de leur shoots, les Italiens prenaient de l'avance (13-19 à la 7^e), mais se montraient eux aussi un peu laxistes en défense, laissant Karashev en liberté alléger à trois points, où Zakhar Pachoutine driver à travers la raquette. Les Russes assuraient ainsi leur survie jusqu'à la pause (40-49). Mais on avait déjà compris que l'indigence de leur défense, et un jeu offensif manquant de diversité, entre les tirs extérieurs de Karashev et le jeu en première intention de Pachoutine, allaient leur coûter très cher. Il y eut bien enfin des points intérieurs apportés par l'opiniâtre Avliev et par Nossov en deuxième période, mais malgré un 5-0 dès la reprise (45-49 à la 22^e), les Russes n'allaient plus jamais revoir les Italiens. Comme en plus la Squadra Azzurra ne lâchait rien aux lancers, c'est seulement à une minute de la fin qu'un raté de Damiao faisait chuter l'impeccable 24/24 réalisé par les hommes de Tanjevic jusque-là, on ne voyait pas comment les Russes, distants, pouvaient encore revenir (55-65 à la 29^e, puis 84-66 à la 35^e). « Quand j'ai vu qu'on était à -10, j'ai compris que le match était fini », commentait un Belov lugubre. « On a beaucoup souffert des absences de nos joueurs clés pendant la préparation, et on le paye à un moment crucial. Mais je suis aussi très déçu par nos défenseurs qui ont laissé marquer quasiment tous les joueurs italiens, »



BERCY. — Andrea Meneghin va au dunk devant Zakhar Pachoutine. L'Italie a dominé nettement les Russes. (Photo Nicolas LUTTIAU)

Tableau de bord de la journée

28 points

MARQUEUR Depuis le début de l'Euro : Tomio (ALL), 32

Alberto Herreros (ESP) À la moyenne : Parrera (ESP), 18,1 ; Barton (RTC), 18,7 ; Myers (WA), 16,9

3

Le chiffre Le nombre de points marqués par le grand libéralien Avudis Sabonis lors du quart de finale contre l'Espagne.

8 rebonds

REBONDEUR Depuis le début de l'Euro : Nossov (RUS), 10

Nossov (RUS), Bilba (FRA), Besok (TUR) À la moyenne : Sabonis (LIT) et Besok (TUR), 8,7 ; Nossov (RUS), 8

102 points

ATTAQUE Record de l'Euro : Allemagne (contre Grèce) et Italie (contre Russie) 102

Italie (contre Russie) À la moyenne : Allemagne 77 ; Italie 75,6 ; Yougoslavie 74,4

7 passes

PASSEUR Depuis le début de l'Euro : Bogovic (ALL), 12

Dejan Bodiroga (YOU) À la moyenne : Kukoc (CRD), 6,3 ; Bogovic (ALL), 5,3 ; Tuncer (TUR), 5

63 points

DEFENSE Record de l'Euro : Turquie (contre Bosnie) 42

France (contre Turquie) À la moyenne : Turquie 62,4 ; France 63,9 ; Yougoslavie 64,9

86%

RÉUSSITE* Le podium de l'Euro : Tomasevic (YOU) et Henefeld (ISR) 91% (10/11)

Laurent Foirest (FRA) Gulyas (HUN) et Turker (TUR) 85% (8/9)

23 points

ÉCART Le podium de l'Euro : Italie-Russie 27 (55-65)

Italie-Russie (102-79) Lituanie-Turquie 26 (74-48) ; Italie-Russie 23 (102-79)

Le plus performant

Alberto Herreros Minutes 32 ; Points 28 ; Tirs 10/17 ; Lancers francs 5/6 ; Rebonds 2 ; Passes décisives 3

Russie		Italie	
Min.	Pts	Min.	Pts
KARASHEV	34	22	7/13
Koudeline	14	3	1/6
Petrenko	6	-	-
KISSOURINE	22	2	1/3
E. Pachoutine	6	-	-
Tikhonenko	-	-	-
Babkov	-	-	-
Kourashev	11	8	4/5
Z. PACHOUTINE	26	13	5/12
Avliev	26	10	3/3
PANOV	33	6	0/4
NOSSOV	22	15	6/9
TOTAL	200	79	27/55

RUSSIE - ITALIE : 79-102 (40-49)
Arbitres : MM. Jungebrand (FIN) et Dorizon (FRA). Environ 5 000 spectateurs.
RUSSIE. — 3 points : 7/15 (Karashev 5/7, Koudeline 1/5, Z. Pachoutine 1/2, Panov 0/1). Fautes : 25. Éliminés : Kissourine (35). Contres : 4. Balles perdues : 11. Interceptions : 2.
ITALIE. — 3 points : 12/21 (Basilie 1/2, Galanda 1/2, Fucca 1/1, Marconato 0/1, DePol 0/2, Myers 4/5, Meneghin 1/2, Abbio 3/5, Mian 1/1). Fautes : 21. Contre : 0. Balles perdues : 7. Interceptions : 7.
● Plus gros écart. — Italie : + 27 (73-100 à la 39^e).
● Évolution du score : 2-2 (2^e), 7-7 (4^e), 11-12 (6^e), 19-19 (8^e), 25-25 (11^e), 27-35 (14^e), 31-37 (16^e), 38-47 (18^e), 45-49 (22^e), 48-56 (25^e), 50-63 (27^e), 56-67 (29^e), 62-72 (31^e), 66-79 (34^e), 68-87 (36^e), 73-98 (39^e).

YOUgoslavIE - ALLEMAGNE : 78-68

Merci les seconds couteaux !

La Yougoslavie s'est qualifiée pour la troisième fois d'affilée lors des demi-finales au détriment de l'Allemagne, grâce à ses joueurs du banc.

ZELJKO OBRADOVIC n'a pas esquissé le début de la mollet d'un sourire. Le buzzer du quart de finale, qu'il avait annoncé comme « le match le plus important de la compétition », envoyait pourtant la Yougoslavie en demi-finale du Championnat d'Europe. Mais, même s'il ne l'avoue pas, le futur coach du Panathinaïkos Athènes sait bien qu'il a des soucis à se faire pour la suite de la compétition si ses joueurs ne haussent pas le niveau de leur jeu. Car la qualification de son équipe est bien pour lui la seule bonne nouvelle de la journée. Souvent lente et empruntée en attaque, gênée par la taille des Allemands en défense, la Yougoslavie a longtemps joué avec le feu et n'a dû son salut qu'à son art consommé de revenir sur les fondements de son jeu dans les moments cruciaux et au sursaut des seconds couteaux, plutôt discrets lors des deux premiers tours. En particulier de Scepanovic, auteur d'un excellent 17 points à 70 %, en 24 minutes de jeu.

Scepanovic inspiré
« Le match a bien commencé mais nous avons eu des hauts et des bas, reconnaissant le coach en conférence de presse. Ce fut un match difficile, comme prévu. Mais je suis très satisfait que l'on n'ait pas permis à l'Allemagne de marquer plus de 68 points, alors qu'elle en avait passé 102 à la Croatie. Je suis aussi très satisfait de la performance de notre banc, qui a apporté autant de points que le cinq majeur. J'espère pouvoir compter sur ce même équilibre pour la suite de la compétition. »

Yougoslavie		Allemagne	
Min.	Pts	Min.	Pts
BODIROGA	33	14	4/8
DANILOVIC	35	15	5/10
Obradovic	-	-	-
LONCAR	15	2	0/2
GUROVIC	13	0	0/1
Scepanovic	25	17	7/10
Lukovski	10	9	3/3
Stojakovic	1	-	-
DIVAC	26	8	3/8
Tarlac	7	-	-
Tomasevic	16	2	1/6
Topic	19	11	5/7
TOTAL	200	78	28/55

YOUgoslavIE - ALLEMAGNE : 78-68 (38-35)
Arbitres : MM. Brazauskas (LIT) et Ankarali (TUR). Environ 12 000 spectateurs.
YOUgoslavIE. — 3 points : 6/17 (Danilovic 1/4 ; Loncar 0/2 ; Gurovic 0/1 ; Scepanovic 3/5 ; Lukovski 1/1 ; Divac 0/2 ; Topic 1/2). Fautes : 19. Contres : 2. Balles perdues : 10. Interceptions : 7.
ALLEMAGNE. — 3 points : 2/9 (Bogovic 0/2 ; Wucherer 0/1 ; Tomio 0/3 ; Okulaja 1/1 ; Nowitzki 1/2). Fautes : 21. Contres : 5. Balles perdues : 11. Interceptions : 3.
● Plus gros écart. — Yougoslavie : + 12 (69-57, 35^e) ; Allemagne : + 2 (20-22, 12^e).
● Évolution du score : 4-0 (2^e), 12-3 (5^e), 18-10 (9^e), 20-22 (12^e), 30-22 (19^e), 34-33 (19^e), 38-35 (20^e), 42-42 (23^e), 52-48 (26^e), 58-48 (28^e), 61-56 (33^e), 69-57 (35^e), 71-63 (38^e).

On le comprend. Car il est heureux pour les champions du monde que Scepanovic ait retrouvé son inspiration, au bon moment. C'est lui qui, à la dixième minute, alors que ses coéquipiers, très lents en attaque, se montraient incapables de décrocher l'Allemagne, pourtant bien peu inspirée (18-12), tentait le premier tir extérieur de son équipe.

Jusqu'à ce moment, en position de meneur, Bodiroga se contentait de contrôler le tempo et d'envoyer la balle à l'intérieur. Tenue aux rebonds (12 prises pour les deux équipes à la mi-temps), la Yougoslavie n'avait aucun contre à mettre sous la dent de ses extérieurs. Logiquement, l'Allemagne revenait donc à égalité (20-20 à la 12^e) avant que Scepanovic (11 points à la mi-temps) et Topic n'emmènent leur équipe vers les vestiaires, avec 3 petits points d'avance (38-35).

En début de seconde mi-temps, Obradovic incorporait Lukovski et Tomasevic dans le cinq majeur. Le premier donnait la vitesse et le mouvement en attaque qui manquaient à son équipe en première mi-temps, alors que le second faisait le ménage dans la raquette (7 rebonds personnels pour un total de 20 en deuxième mi-temps, contre 12 à l'Allemagne).

Au bout de sept minutes de jeu, bénéficiant de plus d'espace, la Yougoslavie portait son avance à 10 points (58-48), grâce à Scepanovic et à Danilovic (15 points), toujours à l'affût. Resserrant sa défense, elle portait même son avance à 12 points à cinq minutes de la fin du match (69-57) sur un panier de Tomasevic. Très maladroit à l'extérieur (22 % à 3 points contre 40 % en première mi-temps), l'Allemagne était incapable de réagir. Obradovic redonnait alors les commandes du jeu à Bodiroga.

Et c'est sur un faux rythme que les champions du monde glissaient tranquillement vers leur demi-finale, face à l'Italie. Un match qui ne sera pas une partie de plaisir s'ils ne maîtrisent pas mieux leur sujet. Obradovic : « L'Italie est un rival que l'on connaît bien. On les a joués lors du Mondial l'année dernière, et depuis leur équipe n'a pas changé. Eux ont gagné facilement face à la Russie, alors que nous avons peiné face à l'Allemagne. Ce sera difficile. » — L. C.

concluait le coach russe. Guère plus enthousiaste, Karashev voyait dans ce match « une leçon à tirer. Après une douche froide comme celle-ci, on ne peut que mieux jouer », espérait le meneur russe.

Tanjevic, lui, préférera le pas s'inquiéter du grand laxisme défensif que ce match avait offert. « Ce n'était

de toute façon pas un match parti sur des bases défensives. C'était ouvert, avec deux équipes qui voulaient jouer vite et scorer en 10-12 secondes. » Ce scénario avait été fatal aux Russes et on ne sait pas s'il sera très bénéfique aux Italiens aujourd'hui.

Liliane TREVISAN

PANORAMA

JACKSON A ROANNE. — La Chorale de Roanne (Pro B) a engagé hier l'Américain Antonio Jackson (23 ans, 2,04 m) pour la saison prochaine. Jackson, qui vient de terminer son cursus universitaire (Wake Forest pendant deux ans puis à Birmingham, en Alabama, ces deux dernières saisons), tourna à 8 points et

6 rebonds en 18 minutes de jeu de moyenne par match lors de son année senior.

BATES A BOURG (Philippe Sevy). — Après avoir fait signer Trazel Silvers lundi, la J.L. Bourg (Pro B) a bouclé son recrutement mercredi en entraînant l'intérieur Austin Bates (25 ans, 2,03 m). Cet

Américain joua l'an dernier à Bondy, en Pro B (17,5 pts et 8,3 rds en moyenne).

TAILLEMAN A CHALONS. — Jean-Philippe Tailleman (21 ans, 1,96 m), qui évoluait l'an passé à Roanne (Pro B), a choisi de faire jouer sa clause libératoire pour rejoindre Chalons-en-Champagne, nouvellement promu en Pro A.



BERCY. — Vlade Divac s'arrache à l'emprise de Fomerling. Les tenants du titre ont su serrer le jeu en seconde période. (Photo Nicolas LUTTIAU)

"Fort comme un Turc."

GRÂCE AUX BLEUS, UN MYTHE TOMBE À L'EAU.

VITTEL FÉLICITE LA FRANCE POUR SA VICTOIRE CONTRE LA TURQUIE ET SA QUALIFICATION POUR LES 1/2 FINALES DE L'EUROBASKET 99.

PARTENAIRE OFFICIEL DE L'ÉQUIPE DE FRANCE DE BASKET

Vittel, on vit tellement mieux avec

841 mg/l de minéraux essentiels